

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en

Monaco, le 28 Juillet 1867.

NOUVELLES LOCALES.

Il y a deux mois à peine, nous déplorions la perte de M. Tamburini fils, jeune officier de l'armée française, glorieusement tombé sous les balles mexicaines; et voici que son père, un ancien soldat, lui aussi, vient de le suivre dans la tombe.

M. Tamburini, Maire de Monaco, Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur du Nicham Iphitkar de Tunis, ancien Officier supérieur de l'armée française, est mort subitement, dans la nuit de lundi à mardi, foudroyé par un de ces coups inattendus que la science ne peut que constater, sans pouvoir jamais les prévenir. La mort l'a frappé à l'improviste, sans lui laisser le temps de dire adieu aux personnes qu'il chérissait.

M. Tamburini était le fils de ses œuvres. A son seul mérite il a dû tous ses grades. Après une longue carrière militaire, il se retira à Monaco, sa ville natale, et s'y montra aussi bon sujet qu'il avait été bon soldat. Ses qualités le recommandèrent à la haute bienveillance du Prince Charles III qui le nomma Maire de la ville.

Jusqu'à son dernier jour, M. Tamburini a rempli ses fonctions avec zèle, intelligence et loyauté; tous ceux qui l'approchèrent devinrent ses amis.

Ses obsèques ont eu lieu mercredi, au milieu d'un grand concours de population.

En tête du funèbre convoi s'avançaient les enfants des écoles suivis de la confrérie des pénitents, et du clergé; la Milice Nationale formait la haie. La Commission communale marchait derrière le char funèbre. Venaient ensuite toutes les notabilités de la ville, parmi lesquelles on remarquait S. Exc. M. le Baron Imberty, Gouverneur Général, divers membres du Tribunal Supérieur et du barreau, des fonctionnaires de la Principauté, et plusieurs employés de la Société des bains.

Le cortège arriva à l'Église paroissiale, une grande messe de *requiem* a été célébrée par M. l'abbé Ramin, au milieu d'une affluence considérable. Après l'absoute, le corps de M. Tamburini a été transporté au cimetière.

Au bord de la tombe, après les dernières prières de l'Église, un frère d'armes du défunt, M. le Chevalier Melon, chef d'escadron d'état-major, Commandant du Palais de Son Altesse Sérénissime, a dit un dernier adieu à l'ancien soldat, au magistrat intègre, à l'honnête homme que nous avons perdu.

Son discours a profondément ému toute l'assistance.

On lit dans le Sport :

Le chevalier François de Villarey, ancien commandant de la marine dans la Principauté de Monaco, vient de mourir nonagénaire à Villefranche. Il était parent d'Honoré de Rey de Villarey, ce major général italien, mort si glorieusement à la journée de Custozza.

Français d'origine, leurs aïeux sont établis à Monaco depuis le règne de François I^{er}, et voici un tableau de cette famille, vers le milieu du dernier siècle, extrait des *Souvenirs* du Comte de Neuilly, qui était de la parenté :

« M^{me} de Rey n'avait que 13 ans, quand on la maria à M. de Beauchamps, mon grand-père. Je ne vous ferai pas le dénombrement de ses frères et sœurs. Elle en a eu *trente-deux*! Son père s'était marié trois fois. Sa première femme lui donna *seize* enfants; la 2^e, un seul; la 3^e, *quinze*.

« M. de Rey est mort à 94 ans, sain et droit, et d'un caractère ferme. Il avait conservé ses cheveux et ses dents. Sa seule infirmité était une faiblesse dans les jambes, qui l'obligeait à se faire rouler dans un fauteuil. Dix-sept de ses enfants lui sont restés chez lui, jusqu'à sa fin, disciplinés et respectueux. L'aîné, capitaine dans un régiment, chevalier de Saint-Louis, était encore, à l'âge de 60 ans, fort petit garçon devant son père. *Il n'eût pas pris la parole en sa présence sans sa permission!* Et ce n'était pas chose rare, disait-on, qu'il fut envoyé aux arrêts dans sa chambre... »

LETTRÉ D'UN TOURISTE.

Je n'ai jamais songé, cher docteur, à vous décrire l'aspect de Monaco, un dimanche. Je veux aujourd'hui réparer cet oubli, car les villes ont, comme les hommes, leur physionomie du dimanche, qu'il est intéressant d'observer.

Dès le matin, les rues arrosées, balayées, respirent la fraîcheur, le calme aussi, car les ateliers sont fermés; on n'entend ni crier la lime, ni grincer la scie, ni le maillet retentir. Ces bruits accoutumés se taisent, et tout invite à la flânerie à travers la ville, au babillage sur le seuil des maisons. Des groupes d'oisifs se forment, qui prennent un carrefour pour un cercle, et se racontent la chronique du jour, ponctuée d'exclamations ou d'éclats de rire.

Ce journal parlé en vaut bien un autre; il a souvent plus d'esprit, toujours plus d'imprévu que la feuille imprimée; il se permet des libertés de langue que sauve le proverbe *verba volant*. On y passe d'un sujet à un autre avec une volubilité surprenante, et la transition n'est jamais péniblement cherchée. Le langage est très imagé sans cesser d'être naturel, car aucun des collaborateurs ne songe à la galerie; chacun parle comme il pense.

Voici un groupe d'ouvriers piémontais, vêtus du gilet à manches, la veste en dolman sur l'épaule. Ils projettent sans doute quelque partie de plaisir. Les professions dites libérales ne connaissent guère ce repos du septième jour qui est de droit divin. C'est le privilège de l'ouvrier qui a vaillamment fait son œuvre, toute la semaine. Les hommes de loisir ne s'endimanchent jamais; ceux qui se reposent toujours ne peuvent pas goûter les douceurs du repos. Le travail serait encore une chose excellente, n'eût-il pas de résultat meilleur que de nous faire sentir les félicités du *far niente*.

De ci, de là, une persienne s'entr'ouvre et, dans l'embrasure de la fenêtre, s'encadre coquettement une jolie tête, avec une fleur dans les cheveux, œillet rouge ou blanche paquerette. — Eh! quoi! direz-vous, à Monaco, le pays des fleurs rares, des paquerettes dans les cheveux? une fleur des champs? Eh! pourquoi non? Dans un pays où les lauriers-roses croissent sans culture au bord des routes, où les géraniums grandissent en plein champ, où, sous les pieds des passants, naissent les fleurs qui, dans le Nord et le centre de l'Europe, sont considérées comme des raretés et précieusement cultivées en serre, dans ces riches campagnes embaumées il n'y a pas en réalité de plantes rares, puisque le jasmin et les tubéreuses s'y trouvent en aussi grand nombre que les marguerites et les violettes. C'est pourquoi les jeunes filles cueillent, pour s'en parer, les premières fleurs venues. Dans un pays où les diamants seraient aussi communs que les cailloux, on ramasserait indifféremment les uns ou les autres.

Le soir, la place du Casino présente le plus animé des spectacles. Les promeneurs vont et viennent à travers les allées, ou se reposent sur les bancs disposés autour du bassin. La terrasse de l'hôtel de Paris est encombrée de consommateurs. Les uns et les autres s'extasient sur la magnificence du paysage, sur l'éclat des illuminations, sur l'excellence de l'orchestre qui leur donne un concert en plein air; et, quand sonne l'heure du départ, il n'est personne qui ne se promette de revenir dans ce pays merveilleux comme un décor d'opéra.

A onze heures, quand toute cette foule a disparu, quand j'ai vu les feux du *Charles III* s'évanouir derrière la pointe de la presqu'île, j'aime à errer seul dans les jardins de Monte Carlo ou dans les sentiers mystérieux qui courent capricieusement au pied de la montagne. Parfois, une voix pure et vibrante s'élève dans le silence de la nuit et me distrahit de la rêverie commencée; ou bien c'est un chœur de jeunes gens, orphéon improvisé, qui chante une gracieuse barcarole ou un nocturne mélancolique, dont la mesure languissante s'harmonise si bien avec la mollesse de ces belles nuits.

Que vous dirais-je ! docteur — vous êtes français, partant né malin, et vous avez, sinon créé, du moins perfectionné le vaudeville. Eh bien ! je brave vos épigrammes et je vous avoue, qu'en ces moments, il me semble que la poésie pénètre en moi par tous les pores. Je ne crois plus vivre dans le monde réel; j'habite les pays inventés par l'imagination des poètes; je me promène à travers les enchantements d'une féerie; je relis, au clair de la lune, le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, et je finis par croire que c'est arrivé !

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Les membres des divers bureaux du Congrès scientifique, qui a été tenu à Nice l'hiver dernier, se sont réunis dans la salle de la mairie, le 6 juillet courant, pour collationner leurs travaux et régler l'impression du volume qui est déjà sous presse et dont on a présenté plusieurs feuilles imprimées aux membres présents. Tous les documents ont été réunis entre les mains de MM. les secrétaires généraux chargés plus spécialement d'assurer la publication du compte-rendu dont l'impression va désormais être poursuivie activement, grâce au généreux concours de la municipalité de Nice. Le public pourra bientôt juger, par les questions présentées et étudiées dans ce volume, de l'importance de ce congrès dont les résultats, au point de vue matériel et moral, ont déjà été vivement appréciés. Il ne pouvait en être autrement dans une ville comme Nice, appelée à voir son importance croître de jour en jour. Ce qui s'est fait l'hiver dernier, au milieu d'un concours de circonstances assez défavorables, montre ce que l'on est en droit d'attendre du futur congrès, que l'honorable directeur de l'Institut des provinces a bien voulu nous promettre pour 1870, promesse qui est, à elle seule, le plus bel éloge que l'on puisse faire du dernier congrès, et qui a d'autant plus de valeur qu'elle vient d'un homme arrivé à un âge où, suivant sa propre expression, on ne se fait plus beaucoup d'illusions.

On nous écrit de Marseille :

La centralisation envahit tout et nous avons beau dire, l'antique fille de Phocée n'existe plus, mais à sa place une parisienne se baignant dans la Méditerranée. Telle est Marseille. L'ancien type phocéén s'est tellement mélangé aux franks, aux saxons, aux latins de toute race et aux mahométans de tous bords, que, lorsque vous voulez trouver encore un vestige de l'ancienne nationalité des marseillais, estimez-vous heureux d'en découvrir quelque beau type féminin, au profil athénien, dans quelque vieille rue de la vieille ville; pour le type masculin, il flotte sur la mer, dans les barques de pêcheurs du quartier St-Laurent.

Nous n'avons plus aujourd'hui un caractère particulier; nous sommes un mélange; la physionomie s'efface, l'esprit se rabougrit, mais le commerce fleurit par dessus tout et la Bourse regorge de fidèles, quand la Faculté des sciences a d'honorables et savants professeurs dont la voix se perd dans le désert.

La peinture est florissante cependant; chaque jour les expositions permanentes de certains magasins à la mode, nous révèlent des compositions nouvelles des artistes en renom ou des œuvres signées d'un nom inconnu aujourd'hui, qui sera populaire demain.

Aussi le plus bel édifice dont pourra s'enorgueillir notre cité sera-t-il le Musée du Palais des arts. Rien de beau, rien d'original, de gracieux et de correct comme ce temple d'un caractère incomparable qui immortalisera son jeune architecte, M. Espérandieu.

Veuve de monuments hier, notre cité s'en trouve peuplée aujourd'hui; églises, palais, tout a surgi et s'achève en ce moment, et avec cela elle conserve toujours ces deux monuments, les seuls que son regretté Méry lui reconnaissait: son soleil et sa mer, ces deux sources de l'éternelle jeunesse d'une ville qui naquit avant Rome et qui a vu disparaître ou vu s'affaiblir toutes ses rivales de la Méditerranée, depuis Tyr jusqu'à Carthage et Venise qui s'agitent en vain aujourd'hui, pour sortir du repos que lui a fait un long esclavage.

A bientôt une nouvelle lettre, puisque vous aussi, comme vos grands confrères de France, vous voulez avoir votre correspondance particulière vous entretenant de ce qui se passe sur le littoral de Marseille à Nice.

On lit dans le *Sémaphore* :

Les trains de plaisir ne paraissent pas avoir encore dit leur dernier mot. La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, désireuse de son côté de seconder le désir des populations qui les porte à aller visiter l'Exposition universelle, vient d'organiser un septième train de plaisir de Marseille à Paris. Ce train quittera notre gare le mercredi 31 juillet et repartira de Paris le jeudi suivant 8 août, c'est-à-dire après avoir permis aux voyageurs de séjourner pendant huit jours à Paris.

Rien n'est changé aux conditions précédemment adoptées par la Compagnie pour ces trains de plaisir. On partira de Marseille à 4 heures 15 minutes du soir.

Nous espérons que ce train, comme les précédents, partira de Nice, et que les populations des Alpes-Maritimes et de la Principauté de Monaco en pourront profiter.

Les prêtres, évêques et cardinaux qui étaient allés assister aux fêtes religieuses de Rome sont pour la plupart de retour de leur pieux voyage. Nous remarquons en effet, depuis plusieurs jours, dans les rues de Marseille et sur ses promenades publiques, des costumes ecclésiastiques de toutes couleurs et de toutes dimensions. Au nombre des prélats qui sont arrivés parmi nous, on a remarqué Mgr Grégoire Yussel, patriarche grec, catholique et melchite d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient, en compagnie de plusieurs évêques de ces trois patriarchats. Sont également arrivés à Marseille, venant de Rome, l'archevêque de Tyr et Sidon, Mgr Abbuston, Mgr Hoggi, archevêque d'Héliopolis, et Mgr Semena, évêque d'Oлимпis.

On a pu également remarquer la présence à Mar-

seille de S. E. le cardinal de Sastra, archevêque de Séville, et sa suite.

GERBE PARISIENNE.

Les chroniques parisiennes ne s'occupent guère que de la politique du jour ou de l'Exposition; quelques-unes parlent encore des dernières querelles de journaliste; et M. Sarcy qui, au besoin, n'hésite point à montrer ses bretelles sur le pré, bien qu'au fond il exécute le duel, commence ainsi son dernier bulletin du *Nain jaune*: « Je viens de bourrer et d'amorcer les six coups de mon revolver; il est là sur mon bureau, à portée de ma main droite. A ma gauche, j'ai mon casse-tête qui se compose de deux boules de plomb aux deux extrémités d'une tige flexible. Allons! j'ai tout ce qu'il faut pour écrire. » Les écrivains querelleurs comprendront sans doute cette ironie.

Pour nous qui ne nous occupons, ni de politique, ni d'économie sociale, et qui ne cherchons querelle à personne, restons dans le domaine purement littéraire, restons y en compagnie de ces fières intelligences à qui tout est indifférent sinon l'art; écoutons par exemple M. Jules Claretie causant du *Marquis de Villemér*, de George Sand, que l'Odéon vient de reprendre.

Le *Marquis de Villemér* est bel et bien un chef-d'œuvre. Je ne crois pas que George Sand ait donné au théâtre une pièce d'une simplicité aussi émouvante et à la fois d'une aussi vivante alacrité. On sent que son génie a été comme fouetté, éperonné par un spirituel voisinage. Il se glisse dans le dialogue de ces traits vibrants, de ces ripostes aiguës qui ne viennent point d'ordinaire sous cette plume magistrale. On croirait volontiers que le disciple de Jean Jacques a bu, pour une fois, dans le verre de Voltaire, si l'on ne savait que toute une partie de la pièce, la partie spirituelle et *actuelle*, le rôle entier du duc d'Aleria a été écrit par un collaborateur autorisé, et qui n'a rien négligé pour rendre ce personnage le plus séduisant du monde. Mais combien l'esprit, l'esprit de mots, vieillit vite! Ce rôle charmant du duc d'Aleria a déjà bien des fausses notes. Il est amusant au possible, d'accord et très entraînant, mais parfois aussi il vous heurte par je ne sais quelle vulgarité, et l'on est tout prêt à protester. « Elle est adorable, dit-il en désignant Mlle de Saint-Genève. Mais tu ne la vois donc pas mon cher? » Pas de faux cheveux, pas de crinoline, pas de pou-dre de riz... Une *femme nature*, comme c'est rare! » Il ne parle jamais autrement: c'est M. le duc Gandisart. On doit, il est vrai, accepter bien des choses d'un gentilhomme qui, lorsqu'il a des recors à ses trousses, loge à la belle étoile, dans un arbre de la forêt de Fontainebleau, ou va coucher tout droit dans un taudis de la Cité.

Et plus loin, ce parallèle ingénieux, ce rapprochement si sensé entre deux auteurs qui jusqu'ici ne s'étaient jamais rencontrés sur la piste d'une même idée.

Il n'est venu un rapprochement curieux en écoutant ce *Marquis de Villemér*. C'est, j'en suis persuadé, en collaborant avec M^{me} Sand que M. Alexandre Dumas fils a conçu la donnée des *Idées de Madame Aubray*. Que de points de contact entre ces deux pièces, et que j'aurais envie de les comparer l'une à l'autre! Par exemple, l'interrogatoire que fait subir la marquise à M^{lle} de Saint-Genève rappelle inévitablement l'entretien de M^{me} Aubray et de Jeannine.

Les deux pauvres filles, l'honnête institutrice et l'enfant perdue, se confessent à peu près de même. M^{me} de Villemér hésite, comme M^{me} Aubray, à donner son fils à l'étrangère. Il y a une évidente parenté entre ces comédies. Les situations, vous m'entendez, ne sont

point identiques mais parallèles. Il n'est pas jusqu'au duc d'Aleria qu'on ne puisse retrouver dans le jeune Valmoreau. Ils ont le même esprit sceptique à la surface, généreux au fond, la même façon de s'exprimer et de juger, la même tournure de pensées et d'argot. Ils sont du même Club, s'ils ne sont pas de la même famille.

Il y a même un enfant en jeu dans le *Marquis de Villemér* comme dans les *Idées de madame Aubray*, avec cette différence énorme qu'il est, non pas le fils de M^{me} de Saint-Geneix, mais celui du marquis. Je ne voudrais rien préjuger, mais qui sait si cette note nouvelle et attendrie, que la critique a constatée chez M. Dumas fils, à propos de sa dernière pièce, ne lui est pas venue de son séjour à Nohant, de cette collaboration passagère? La sensibilité n'avait pas été jusqu'alors le péché mignon de l'auteur du *Demi-Monde*. Il a pu donner beaucoup de sa verve acérée à M^{me} Sand, mais en revanche il en a certainement reçu l'inappréciable don des larmes.

En fait de nouveautés, les théâtres n'ont donné, cette semaine, que le *Casseur de pierres*, drame en cinq actes. Cette pièce, fort bien faite d'ailleurs, et où l'on remarque quelques scènes traitées de main d'ouvrier, a le malheur de ressembler à tous les drames du boulevard.

Je ne trouve guère du nouveau qu'en librairie.

La maison Hachette va publier une série d'ouvrages populaires, sous ce titre : *les Boutiques de Paris*. Nos plus habiles écrivains y répondront aux mille questions d'histoire naturelle, d'économie politique et industrielle, de technologie pittoresque, de mœurs que soulève dans l'esprit l'aspect d'une boutique. M. About fera la *Boutique de l'Épicier*, M. Richard Cortambert celle du *Mercier*, M^{me} Henriette Loreau celle du *Fourreur*, etc. En vente : la *Boutique de la marchande de poissons*, par M. Deherrypon, qui a tiré le plus habile parti de son sujet et fait un livre aussi instructif qu'amusant.

BIBLIOGRAPHIE.

TRAITÉ DU FEUILLAGE ORNEMENTAL
par M. ANDRÉ, jardinier de la ville de Paris.

Au moment où les plantations dans les parcs et jardins occupent tous les amateurs de l'horticulture, nous croyons être utile aux amis du jardinage en leur offrant un volume écrit *ex professo* sur un sujet qui a conquis toutes les sympathies du public, et dont une 2^e édition vient de paraître.

Voici, d'ailleurs, comment M. Jules JANIN s'exprime sur son compte dans le *Journal des Débats* :

Ces belles plantes, dont le plus bel ornement est le feuillage, feuillage moins éphémère que la fleur, ont apparu pour la première fois dans ces jardins bien aérés, pleins de lumière et d'ombre, que la ville ouvre à l'enfance, au vieillard, à l'homme heureux qui se repose. Aussitôt qu'il fut démontré que la feuille avait la grâce et la couleur, le charme enfin de la fleur elle-même, ces plantes superbes et charmantes furent adoptées de tous les grands parterres, en France, en Allemagne, en Angleterre; elles trouvèrent à Passy même, dans les vastes serres nouvellement peuplées, un véritable rendez-vous des plus belles variétés de Cannas, enfants du Brésil. Déjà la liste est longue des jardiniers, des horticulteurs et des amateurs qui ont adopté la plante à la mode. Hélas! qui le croirait? la mode adopte ou retranche, à son gré, jusqu'à la parure exquise des jardins. Elle accueillait jadis l'oranger; elle lui donnait, à Versailles même, un palais digne du palais de Louis XIV. Elle adopta plus tard la tulipe, sur laquelle on a dit tant de fables. Nous avons vu de nos jours le camélia resplendir sans rivaux sur les tièdes murailles de la serre tempérée. Une autre fois,

c'était le dahlia qui régnait en maître; il avait, lui aussi, ses poètes et ses historiens; que disons-nous? ses économistes. On en voulait manger, on en mangeait. Vous avez eu, vous aussi, vos jours de triomphe et d'orgueil, belles fleurs devenues bourgeoises, sœurs adoptives des jeunes filles parisiennes, œillet, myrthe et laurier, jasmin, fleur d'un jour... N'oublions pas la rose et n'en parlons guère, tant les poètes en ont parlé. Que de révolutions elle a subies, que de noms ridicules! Mais, toujours triomphante, elle eut bientôt dépouillé ses vains déguisements, elle eut bientôt repris son nom propre. En deux ou trois années elle est tout simplement redevenue... une rose. Elle a bien fait; elle a plus d'esprit, toute sotte qu'on la dit, que ces fameux maîtres qui s'amusaient à lui imposer les formes et les couleurs les plus étranges. Oh! le beau problème, et quelle médaille d'or, combien de décorations à l'homme heureux qui trouverait la rose noire sentant le bouc, comme le poète Mœvius!

Mais, s'il vous plaît, laissons-là les fleurs. Le beau monde et les beaux jardins n'en veulent plus. Tant pis pour la fillette au pied léger qui cueille encore en passant des violettes pour son corsage, un œillet pour ses cheveux. Nous ne voulons plus que son feuillage; il nous attire, il nous arrête; on l'admire, on le contemple, on le préfère à toutes les beautés naturelles de l'ancienne flore. La feuille ornée et panachée a cédé la place aux beautés exotiques : *Caladium*, *Solanum*, *Wigandia*, *Canna*, *Aralia*, *Eucalyptus*, amis de l'espace et du grand air. Les feuilles sont mieux que robustes, elles sont vivantes. Quelques-unes même sont rustiques et défient les plus grands froids; d'autres se plaisent aux bords des fontaines, des lacs, et, plus humbles, sur les rocailles du bassin modeste qu'alimente un filet d'eau caché sous l'herbe.

Vient ensuite le feuillage plus délicat, qui se plaît dans la température même de l'oranger. Les feuilles de serre tempérée et de serre chaude exigent un traitement plus doux, un entretien de petite-maitresse, et tant de petits soins qu'il faut vraiment bien les aimer pour se donner tant de peine afin de conserver ces nuances fugitives.

Ce *Traité du feuillage ornemental* nous représente un livre ingénieux, bien fait, écrit dans le vrai style. Il nous enseigne à classer, à varier, à mélanger de la plus agréable façon du monde, et présente aux yeux brillants de la jeunesse, aux yeux lassés du vieillard, tous ces feuillages de diverses couleurs: les verts, les colorés, les bruns, les jaunes, les rouges vifs, les panachés, l'infinité et charmante variété des formes et des aspects. Cette fois, du moins, nous avons affaire à une langue plus facile et plus élémentaire que la botanique ordinaire. Grâce à ce bon français, le plus ignorant de la plante et du latin se reconnaîtra volontiers dans le port et la culture de chaque espèce; il en dira facilement les divers caractères: harmonie, élégance et variété, chaque feuillage étant appelé, par sa couleur et sa forme, en aide au feuillage voisin. Là, vous apprendrez la science des massifs, la grâce des corbeilles, le mariage heureux des produits de la terre franche et de la terre de bruyère. Le jardin de ville est plus coûteux naturellement que le jardin de la banlieue, où se cache, heureux et content, le modeste horticulteur. Tout lui plaît, tout le charme, à ses yeux, un brin d'herbe à son prix. Il s'enorgueillit d'une fleurette; il admire énormément une plante vulgaire, mais bien venue, à sa place et sous un doux rayon.

C'est surtout pour les bonnes gens que sont faits ces gentils volumes. Ils sont les premiers à les lire sous leur tonnelle bien-aimée, et quand ils se sont empreints de cette aimable science, ils en font part à qui les approche. A leur tour ils expliquent à leurs voisins l'alliance intime et de toute antiquité de l'architecture et du feuillage; ils retrouveront sur les fûts brisés de la colonne antique l'Acanthe athénienne et le Palmier de Carthage. Ils reconnaissent le Trèfle et le Lotus au milieu des plus violentes fantaisies, sur le porche et sur les murailles de l'architecture gothique. Et plus le feuillage enfante à leur gré des monuments que les

siècles respectent, plus ils reviennent à la grâce fragile, à l'enchantement d'un jour, à la frêle poussière que l'abeille emporte, au pollen qui s'en va ça et là jetant l'éternelle fécondité.

Quiconque est l'heureux possesseur d'un petit jardin bien tenu comprendra notre enthousiasme; avec quelle joie un jardinier d'hier abandonne pour un instant les poètes, les romanciers, les livres, même les Grolier, les Maioli, les de Thou, pour se courber tout charmé vers ces merveilles dont la science est si charmante, et qui veulent être racontées dans un style agréable et digne des consuls. — Voilà pourquoi ce petit livre de M. Edouard André, jardinier principal des beaux jardins d'à présent et des beaux jardins à venir, mérite une recommandation à laquelle s'ajoute l'approbation même de M. Alphand, le digne continuateur de tant de paysagistes dont le nom est resté, chez nous, parmi les noms les plus aimés des honnêtes gens.

JULES JANIN.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 19 au 26 juillet 1867.

NICE. b. *Sylphide*, français, c. Cosso, m. d.
 GOLFE EZA. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, chaux
 NICE. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, m. d.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Isoard, sable
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, m. d.
 MARSEILLE. goélette *Tancrède*, id. c. Dau, bois
 ST-RAPHAEL. b. *Eugénie*, id. c. Simon, id.
 ANTIBES. b. *N.-D. de la Miséricorde*, italien, c. Marcenaro, m. d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Gabriel, sable
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 ID. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.
 STE-MAXIME. b. *Caroubier*, id. c. Laurenti, briques
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
 NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, m. d.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 SPONTANO. b. *St-Antoine*, italien, c. Piazza, ardoises
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Isoard, sable
 ID. b. *Assomption*, id. id. id.
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, français, c. Ciaïs, sable
 FINALE. b. *Assomption*, italien, c. Saccone, m. d.
 BASTIA. b. *Aleyon*, français, c. Aubert, houille
 NICE. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, m. d.
 CASSIS. b. *Jeune André*, id. c. Palmeri, chaux
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, id. c. Isoard, sable
 ID. b. *Elan*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.

Départs du 19 au 26 juillet 1867.

NICE. b. *Trois frères*, français, c. Forconi, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, id. c. Gabriel, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE D'EZA. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, id.
 MENTON. b. *Sylphide*, id. c. Cosso, m. d.
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, id.
 CETTE. b. g. *Caroline*, id. c. Vincent, fûts vides
 ID. b. g. *St-Michel*, id. c. Corras, id.
 GOLFE JUAN. b. id. id. c. Isoard, sur lest
 CETTE. b. g. *Elvire*, id. c. Palmaro, fûts vides
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, id.
 FINAL. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone, id.
 MENTON. b. *Jules*, français, c. Mathieu, m. d.
 ID. g. *Tancrède*, id. c. Dau, bois

ST-RAPHAEL. b. *Eugénie*, français, c. Simon, sur lest
 CASSIS. b. *Gaston*, id. c. Bonafay, id.
 GÈNES. b. *N-D. de Miséricorde*, italien, c. Marcenaro, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, français c. Ciaïs, sur lest
 MENTON. b. g. *Ernest Emilie*, id. c. Guiguonet, houille
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, id.
 ID. b. *Elan*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.
 MENTON. b. *Caroubier*, id. c. Laurenti, id.
 NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, id.
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 VINTIMILLE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, id.
 GÈNES. b. *St-Antoine*, id. c. Piazza, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Iscard, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. id. id.
 ID. b. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id.

AVIS.

MM. les baigneurs sont prévenus que l'établissement des bains s'ouvre à huit heures du matin. On ne donne pas de bains chauds après cinq heures du soir, mais on peut prendre des bains froids jusqu'à six heures.

VILLA NON MEUBLÉE

au quartier des Moulins

A LOUER au 1^{er} novembre prochain.

S'adresser à M. Théophile Bellando, notaire, Place du Palais, à Monaco.

En vente à l'imprimerie du Journal:

La Sténographie

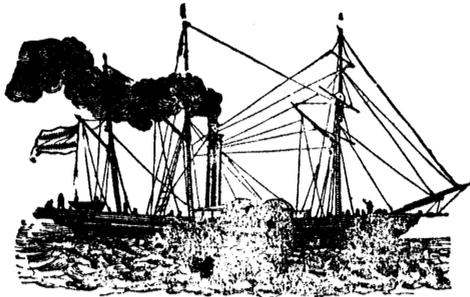
PAR CH. TONDEUR

Commission en Librairie, abonnement aux journaux.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.**



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
 3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension,

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.